

Sagesse du libertinage

La liberté de vivre, de penser et de jouir constitue la vraie philosophie des Lumières.

Par Cécile Guilbert

Publié le 03 juin 2010 à 11h15, modifié le 03 juin 2010 à 11h15

Esprit français, XVIII^e siècle, Lumières, libertinage : ces termes désignent une identique substance. Une aimantation physique et spirituelle. Spirituelle *parce que* physique et réciproquement. Son autre nom est liberté. De vivre, de penser, de jouir. Tout un art.

Un art du plaisir d'abord, avec sa célébration continuelle des sens exaltés par la profusion des nudités, des tableaux, des gravures, des miroirs, des parfums, des mets, des peaux, des étoffes, des ballets, des musiques. Traduction de La Mettrie : *"Pour peindre la volupté, il faut la sentir."*

Un art de l'espace ensuite, avec sa prédilection pour les décors et les écrins amoureux démultipliant le lit dans l'alcôve, le boudoir, le fiacre, la loge d'opéra, le bosquet, le cabinet ou la "petite maison".

Un art du temps, aussi, privilégiant à la fois la rapidité de l'impromptu ou du moment (quand la présence du corps coïncide avec celle de l'esprit), l'apesanteur de la durée (*"Deux heures nous passèrent sans que nous les vissions parce que les jouissances ne nous laissèrent pas le temps d'enfanter des désirs"*, remarque Casanova) et la nécessité des degrés dans la conquête de la volupté (*"Nous n'allions pas au bonheur avec la rapidité du trait qui vole à son but, écrit Nerciat, mille gradations délicates nous y conduisaient lentement"*). Autant dire un art qui est militaire (le prototype de la campagne victorieuse à chausse-trappes est bien entendu contenu dans *Les Liaisons dangereuses*). Mais surtout, comme on l'aura entendu, un art d'écrire.

Du coup, le libertin est celui qui expérimente ce qu'il dit, pense ce qu'il fait, l'écrit, et jouit des trois au centuple. *"Je ne me vis pas plus tôt libre qu'il me parut que je pensais pour la première fois."* Prononcée par l'héroïne du formidable roman de Fougeret de Monbron *Margot la ravaudeuse*, cette remarque possède une fraîcheur inaugurale valant manifeste.

Bien que les chefs-d'oeuvre de la peinture de son temps le révèlent en toutes sortes d'épiphanies sensibles, impossible de prétendre savoir ce qu'est le libertinage sans avoir exploré à fond la gigantesque corne d'abondance verbale dans lequel il s'est manifesté, expérimenté, vérifié. Soit une multitude de romans écrits et vécus par des auteurs qui, tout autant qu'experts en physique des corps, aventuriers et stratèges de leur propre existence, s'avèrent aussi pédagogues, féministes d'un genre spécial, bref : philosophes. *"La volupté et la philosophie font le bonheur de l'homme censé"*, déclare Boyer d'Argens en frontispice de *Thérèse philosophe*. *Il embrasse la volupté par goût, il aime la philosophie par raison."*

"Philosophie" est d'ailleurs le mot de passe qui désigne la pornographie, et tout romancier libertin est réputé "pornographe". Libre jouissance ? Libre examen ? C'est tout un. Car au-delà des définitions mouvantes du dictionnaire (écart de conduite et/ou de pensée, désobéissance) et des préjugés de l'opinion (papillonnage, goût de la bagatelle), le libertinage définit un savoir sexuel nourri d'expériences variées qui, en retour, s'autorise à tout dire et s'enseigne.

Presque tous les chefs-d'oeuvre romanesques libertins sont des récits d'initiation, de formation, d'apprentissage. Des études de mœurs. Des mises en coupe et en règle de milieux variés édifiants pour les deux sexes.

Le jeune aristocrate ? il fait ses classes dans *Les Egarements du coeur et de l'esprit*, de Crébillon, apprenant à ne plus confondre désir et sentiment comme à déjouer les pièges de l'amour-propre. Ou bien dans la nouvelle de Denon titrée *Point de lendemain*, expérimentant alors "*tous les genres*" que peut prendre la même femme en une nuit.

Ce qui distingue la "prude" de la "dévote", la "théâtreuse" de la "coquette" ? Lisez les *Confessions du comte de ****, best-seller autobiographique de Duclos et prototype du roman-catalogue de conquêtes avec portraits à clefs.

Mais la grande innovation du libertinage, la plus stupéfiante, la plus inouïe et la plus continûment "révolutionnaire", c'est bien sûr l'éducation des filles. Une question déjà déflorée dans le célèbre anonyme du XVII^e siècle intitulé *L'Ecole des filles* (ainsi que par La Fontaine se demandant dans un célèbre poème comment leur venait "l'esprit") et à laquelle toutes les héroïnes narratrices des romans écrits entre 1748 et 1795 (que ce soit la Thérèse de Boyer d'Argens, la Margot de Fougeret de Monbron, la Fanchette de Rétif de la Bretonne, la Laure de Mirabeau, la Juliette de Sade ou la Merteuil de Laclos) apportent des réponses concrètes à travers le lesbianisme, la prostitution, l'inceste ou la débauche qui, en passant, mettent à nu le pouvoir des hommes, leur caprice, leur vanité et leur hypocrisie.

D'ailleurs, ces libertines sont de grandes lectrices puisque les romans les plus célèbres ne cessent d'être mis en abyme les uns dans les autres. Mieux vaut des femmes, des épouses, des mères libres et averties que des prudes obscurantistes (Mirabeau les nomme "guenons" et "vieilles mégères") ?

C'est la sagesse même, la gaieté augmente, tout le monde y gagne, la guerre des sexes ne disparaît évidemment pas mais diminue quand même d'un bon cran. La preuve ? Il n'est partout question que de "foutre" et d'"aimer", mais vous ne trouverez nulle part de jalousie, d'embarras, de culpabilité, de honte, de ressentiment ou d'amertume.

Honneur ? Vertu ? Devoir ? Autorité ? Vous plaisantez, le libertinage ne s'entend que dans le travail du préfixe : indiscipline, impertinence, impudeur, impiété, intempérance, inconstance, insolence, indépendance, etc. Plaire ou déplaire, s'amuser ou s'ennuyer, désirer ou mourir : l'alternative est claire et le choix vite fait. Contre tous les pouvoirs (familiaux, conjugaux, policiers, étatiques) et tous les clergés (qu'ils soient religieux ou laïcs).

D'où l'inoxydable morale de la *Félicia* de Nerciat : "*Laissons-les blâmer, gémir, et jouissons.*" Admirable époque.

Cécile Guilbert